

Chabannes de La Palice, disait à François Ier : « ... me semble que vous ne devez point dégarnir ni diminuer votre camp et armée, mas plutôt la renforcer jusqu'à ce que Dieu vous ait fait grâce de prendre ladite ville ».

Mais le roi affaiblit son armée en détachant des renforts vers Naples. Le maréchal de Chabannes dit qu'il serait préférable de retirer les troupes, plutôt que de les laisser prendre entre l'armée impériale et la garnison aguerrie et décidée de Pavie.

« Son opinion dit F. de Pavie, avait d'autant plus de force et d'autorité qu'il était par tous réputé courageux et hardi. »

Et Vallès :

« En déconseillant ainsi la bataille, il parlait bien contre son naturel ».

Mais le fougueux Bonnivet persuada le roi de la honte qu'il y aurait à se replier devant le connétable félon (Charles III, duc de Bourbon) : le valeureux La Palice était refroidi par l'âge, et François Ier devait soutenir sa réputation de prince belliqueux.

Ce fut donc Bonnivet qui disposa l'armée pour la journée tragique. Le maréchal de Chabannes, envoyé d'abord du côté de Belgiososo pour surveiller les mouvements impériaux, reçut ensuite le commandement de l'avant-garde : mille lances et quatre mille cavaliers gascons.

Dans le feu de l'action, cette avant-garde devint l'arrière-garde. Voyant la bataille engagée en rase campagne et le roi en grand péril dans son corps de bataille, La Palice forma son aile droite tandis que le duc d'Alençon formait l'aile gauche, et dirigea furieusement une première charge, parvenant par deux fois à enfoncer un gros corps de cavalerie napolitaine.

Mais, soudain, l'aile qu'il commandait fut coupée du reste de l'armée, et lui-même attaqué de front par les Italiens et de flanc par Bourbon. Ce dernier qui connaissait bien les méthodes de combat de La Palice, s'attacha particulièrement à accabler le vaillant chef.

Du haut des remparts de Pavie, A. de Leiva, qui surveillait la bataille, y lança sa garnison, fondant par derrière sur le maréchal de Chavannes.

Celui-ci se retourna vers ce nouvel ennemi. Déjà il était presque seul, parmi des troupes hésitantes, épouvantées, qui se dispersaient. Son cheval est tué sous lui. Il se dégage, se relève dans le cliquetis de ses armes, voit mourir à ses côtés sept proches parents, et reste seul, debout, toujours combattant, au milieu des Suisses.

Enfin, l'Espagnol Castaldo le fait prisonnier. Mais sa mine superbe, la richesse de son casque et de sa cote de maille attirent l'attention d'un autre Espagnol, le capitaine Buzarto, qui le dispute à Castaldo, jugeant que la prise est d'importance et qu'une belle rançon est en vue.

Les deux hommes se disputent le maréchal. « Ce ne sera donc ni pour toi, ni pour moi », cria Buzarto.

« Et à bout portant il décharge un coup d'arquebusade dans la cuirasse du maréchal, duquel mourut ce bon capitaine et honorable seigneur, qui ne pouvait mourir autrement, car qui a bon commencement a bonne fin » , dit Brantôme .

Quand à Bonnivet, l'un des responsables du désastre, il ôta son heaume et se fit tuer. Le roi, près de son cheval tombé, refusa son épée à Bourbon et la remit au chevaleresque Lannoy.

La mort du maréchal de la Palice eut un grand retentissement. Charles Quint l'annonça au roi de Portugal. Le connétable de Bourbon lui fit faire de somptueuses funérailles à Pavie, menant lui-même le deuil.

Sa dépouille fut ramenée à La Palice et inhumée dans la chapelle du château qui, dès lors, porta toujours son deuil par une large bande blanche peinte sur son pourtour extérieur, orné de très belles sculptures.